



Amoureux de l'amour

L'auteur [...] a osé peindre le caractère de la femme de Paris qui n'aime son amant qu'autant qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre. Stendhal, « Projet d'article sur Le Rouge et le Noir », Romans et nouvelles, Gallimard, Pléiade, 1952, p.703.

Les fêtes de l'amour se rapprochant dangereusement et avec elles, l'anniversaire de notre très cher Jam né le jour de la Saint-Valentin, j'ai considéré que la lecture de Stendhal s'imposait ! Stendhal aimait l'amour et par conséquent, les femmes. Il les aimait tellement qu'il aimait comme elles en ne jouissant surtout que de l'amour : « Je n'ai, disait-il, jamais aimé que l'amour ». C'est ainsi qu'il fit grand cas que de ce qu'il n'avait pas : « J'ai eu très peu de succès » ; « la plupart ne m'ont pas honoré de leurs bontés » ; « je ne donnerais pas mes échecs pour les réussites des Don Juan, parce que j'ai profondément le sentiment que j'ai été plus heureux en ne réussissant pas et en aimant, éventuellement sans être payé de retour, qu'en ayant toutes les femmes qui passent couchées à mes pieds. » De la même façon, il fit la cour pendant onze ans à Angela Pietragua pour s'en aller dès le lendemain de sa victoire. S'il se décrivait mauvais au sabre – que de fois ne note-t-il pas dans ses écrits intimes « Je l'ai manquée » ! – l'on ne jouera pas au psychologue en le disant impuissant mais on le reconnaîtra plus justement pour ce qu'il était, soit véritablement amoureux.

La définition lacanienne de l'amour : « Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas » est d'autant plus lumineuse qu'elle aurait pu être de Stendhal lui-même qui en était très proche. Risquons donc à côté des couples célèbres que sont *Kant avec Sade*, *Joyce avec Lacan* un *Stendhal avec Lacan* (et non pas le contraire) voire avec un autre stendhalien notoire, *Jam*. N'est-ce pas lui qui en son cours dit « Des réponses du réel » le 21 mars 1985, tint ces propos d'une ironie supérieure sur *Le Rouge et le Noir* : « On [y] vérifie que ce n'est qu'à l'ombre du couperet que l'on peut s'aimer tranquilles ». De fait, si l'idylle entre Mathilde de la Môle et Julien Sorel commença par le sacrifice que fit la première d'une part substantielle de ses cheveux, elle s'acheva par la décollation du second complétée du baiser émouvant que lui donna l'amoureuse survivante. La scène, qui se passe dans la chambre mortuaire où se trouve le corps décapité de Julien veillé par son ami Fouqué, vaut d'être citée : « [Mathilde entre] Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de la Môle et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux. Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front... ».

Ah l'amour ! L'amour de l'amour ! Quelle grande chose ! Privée de ce qu'elle donne, renonçant à son objet, ce n'est pas une passion éthérée mais, au contraire, une jouissance du manque lui-même et capable d'excès en tous genres. L'érotisme féminin se tisse autour de fantasmes divers et variés mais dans lesquels l'amant châtré et l'homme mort voire les deux en un, occupent une place centrale. Et si de cette castration l'homme en manque, il ne doit pas s'en faire, elle l'aidera, c'est ce que Lacan appelle l'extrême de l'érotisme féminin soit le fantasme de tuer l'homme.¹

¹ Lacan, J. *Le sinthome*, Séminaire XXIII, Paris, Seuil 2005, p. 126.

Pensons aussi au grand Don Juan enseveli sous d'épaisses couches de ratiocinations multiples que Lacan balaya d'une seule et magnifique interprétation : Don Juan est un fantôme féminin ! Et comme on sait, cela finit mal...pour lui !

Que dire de Médée ? La vraie femme dans son entièreté de femme qui, n'aimant que l'amour de Jason, tua leurs enfants quand il eut la mauvaise idée de l'abandonner. Elle est femme, aime en femme et n'aime en mère qu'à la condition de rester pour son homme l'aimée sans partage.

Relisons encore Barbey d'Aurevilly romantique réactionnaire mais incandescent auteur des inoubliables *Diaboliques*, femmes qui sont du même pas de grandes sectatrices de l'amour et du crime. En effet, l'amour qui ne vit que dans l'absence de l'un ou l'autre de ses tenants, nécessite souvent un crime pour son accomplissement. Barbey imagine que c'est bien souvent celui d'une femme, celle en trop dans laquelle nous pouvons reconnaître notre autre femme à nous. C'est ce qu'il met en scène notamment dans *Le Bonheur dans le crime* qui nous propose en son héroïne nommée Hauteclaira la femme la plus torride de toute la littérature classique. Beauté sculpturale, la santé même, elle tue sa rivale sans trembler, fait de l'escrime comme personne et déclare sans ciller : « Des enfants, je n'en veux pas. J'aimerais moins Serlon [le mari]. Les enfants c'est bon pour les femmes malheureuses. »²

Je terminerai ce bouquet de citations sur l'amour que nous aimons par une réplique du film *Matador* d'Almodovar que mes loisirs, plus nombreux que les vôtres puisque si j'aime Jam moi c'est de loin, m'ont permis de revoir récemment : « Tuer, les hommes considèrent que c'est un crime mais les femmes ont d'autres idées là-dessus »

Femmes, femmes, femmes, je vous aime !

² Barbey d'Aurevilly, J. « Le bonheur dans le crime », *Les Diaboliques*, Paris, Gallimard, Folio, p.169.